TEMPERATURE

Du 30 juin 1904

Thermomètre de E. et L. Claudel, Opticiens, No 131, rue Carondelet.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin.....	84	29
Midi.....	92	33
3 P. M.....	90	32
5 P. M.....	88	31

Une Ligne de Vapeurs

Dans la conférence qu'il a faite mercredi soir au local de l'Union progressiste, devant de nombreux négociants et hommes d'affaires de notre ville, le major Benjamin F. Harrod, un membre de la commission du Canal de Panama récemment instituée par le président Roosevelt, a partiellement insisté sur la nécessité d'établir une ligne de vapeurs rapides entre la Nouvelle-Orléans et l'isthme, ligne qui permettra à notre ville de tirer parti des immenses avantages que lui donne sa situation géographique et de s'assurer la part qui lui revient dans le trafic que va créer le canal interocéanique. Il faut avant tout, a dit l'éminent ingénieur, être prêt dès le début, ne pas attendre que le trafic vous réclame. La Nouvelle-Orléans est de 650 milles plus rapprochée de Colon que New York, et avec des navires d'environ 4000 tonneaux, d'une vitesse d'au moins quinze à seize nœuds, navires partant à intervalles fréquents réguliers, dans lesquels les passagers trouveront des emménagements confortables, elle sera en mesure non seulement de suffire au trafic, mais aussi de faire victorieusement concurrence aux autres lignes.

Le major Harrod s'adressait à des convertis, à des hommes qui se rendent compte de la nécessité d'agir promptement et se montreront indubitablement à hauteur de leur tâche, mais il n'en a pas moins rendu un grand service à la communauté en indiquant avec une précision remarquable la voie dans laquelle il faut s'engager sans retard.

Dans un an environ, dix-huit mois au plus, commenceront les fortes expéditions de matériel de construction et de marchandises à l'isthme de Panama, et ce délai est à peine suffisant pour l'organisation d'une ligne comme celle que notre port doit, sous peine de déchéance, posséder dès le début.

A l'œuvre donc, et que dès demain les bases de la nouvelle ligne de navigation soient jetées.

D'un autre côté des capitalistes et des hommes d'affaires de notre ville travaillent en ce moment à l'organisation d'une compagnie de construction au capital d'environ $1,000,000, et il est probable que d'ici une quinzaine de jours sa formation définitive sera annoncée.

Les promoteurs de cette compagnie se proposent, bien entendu, d'entreprendre des travaux dans notre ville et dans la région, mais ils visent surtout quelques-uns des importants contrats que conclura la commission du Canal de Panama. Ils les obtiendront, cela ne fait nul doute, et ainsi la Nouvelle-Orléans profitera doublement de l'œuvre grandiose que les Américains vont accomplir avec la hardiesse et l'habileté qu'ils apportent dans toutes leurs entreprises.

L'avenir est assuré à une communauté dont les membres font preuve d'un esprit d'initiative aussi prompt et aussi avisé.

Une captivité

NE MANQUANT PAS DE CHARME.

Peu de temps avant la mise en liberté de Perdicaris et de son gendre, il écrivait à un ami, M. Dawnson :

Quelle belle occasion de bonne copie n'avez-vous pas manquée en n'étant pas avec nous quand Varley et moi avons été enlevés ! On ne peut rien imaginer de plus curieux et de plus inattendu que les circonstances qui ont entouré notre capture.

Justement, ce jour-là, nous étions seuls. Vous vous figurez aisément que peuvent être nos tranquilles dîners à Alcazar.

La conversation, d'une tournure familiale, se poursuivait, les fenêtres toutes grandes ouvertes, devant la table couverte de fleurs, quand subitement, telle une formidable avalanche, la bande d'Eraissouli nous assaillit avec des hurlements—reproduisant bien la scène classique du rapt.

Il est difficile d'imaginer chose à la fois plus extravagante et plus navrante que le voyage forcé qui fut ensuite imposé à Varley et à moi. Une telle aventure serait un excellent sujet de libretto.

J'ai beau jeu maintenant de vous écrire sur ce ton, alors que je suis assuré que des négociations pour notre mise en liberté sont actuellement en cours et que nous devons très prochainement être rendus à notre famille et à nos amis. Pendant vingt-quatre heures qui nous parurent terribles, nous chevauchâmes sur une route parsemée de rochers et de cailloux et bordée de fourrés épais; et nos ravisseurs, craignant d'être arrêtés, nous faisaient faire de longs détours en vue d'éviter les villages situés sur les chemins fréquentés.....

.... Nous avons su depuis qu'en nous enlevant, le principal objectif d'Eraissouli était d'obtenir la mise en liberté de plusieurs membres de sa propre tribu injustement et même traitreusement enlevés et emprisonnés par le pacha de Tanger, ancien ami du brigand. Celui-ci avait eu confiance dans le pacha et avait été trahi par lui. Quelque tort qu'ait eu Eraissouli, il n'en subsiste pas moins qu'il a été indignement trompé. La somme demandée par Eraissouli en échange de ma délivrance n'est pas tant pour le prix de cette délivrance que pour les dommages qui lui furent causés par le pacha de Tanger.

Une autre surprise pour moi fut de trouver dans Eraissouli "le plus charmant et le plus bienveillant des gentlemen que j'ai jamais eu la bonne fortune de rencontrer. Il est impossible de ne pas aimer cet homme".

Je vous écris ces quelques lignes devant une superbe tente, mise à notre disposition par Mouley-Ali, le chérif d'Ouezzan. Le moment le plus émouvant de notre détention ici a été, assurément, notre rencontre avec ce chérif et son frère, lorsque leur longue caravane de chevaux et de mules, accompagnés de soldats à pied, arriva au camp. Un coup de canon tiré par les trois Kabyles enrôlés sous la bannière d'Eraissouli pour défendre leurs droits, nous annonça l'arrivée de cette expédition de secours, qui, à ce moment même, apparaissait au sommet de la colline.

Mouley-Ali est resté avec nous depuis ; son frère et lui, ainsi qu'Eraissouli ont dîné en notre compagnie, sous notre tente. Le climat est admirable, et il est impossible de rêver pour un camp plus superbe emplacement.

Evidemment, un enlèvement par Eraissouli fera partie désormais de tous les voyages d'agrément au Maroc. Jadis quand on allait en Corse on se faisait présenter aux brigands de Colomba.

AU PAYS BASQUE.

Paul Faure, présenté naguère au public par Pierre Loti, va bientôt faire paraître un roman, qui promet d'être délicieux ; il aura pour titre : "Marie." Ce livre, dont nous publions aujourd'hui un passage, fut écrit à Cambo, auprès d'Edmond Rostand,—qui prépare l'œuvre prochaine dans le silence de la province basque.

Je suis arrivé au pays basque. Ce printemps marquera ma quatrième venue en ce petit coin de province qui, par plusieurs côtés, agit sur moi à la façon d'un être cher. Petit pays auquel je dois des impressions diverses : des chagrins, des plaisirs et autre chose encore, un sentiment complexe où je démêle de la jalousie, chagrin au départ, plaisir au retour, jalousie à la pensée que tout le monde peut l'habiter, jalousie surtout d'entendre certains le dépeindre avec justesse, car je voudrais être seul à l'aimer. Très rares heureusement sont ceux qui perçoivent les milles nuances de son charme. Beaucoup de gens le visitent, le trouvent beau, mais ne voient rien derrière cette beauté. La majesté des paysages basques s'impose à tous parce qu'elle éclate aux yeux de tous ; mais pour jouir de leur atmosphère il faut une sensibilité affinée, des nerfs un peu las d'avoir trop fréquemment. Ceux-là seuls qui ont cette qualité d'âme me rendent jaloux. Les autres m'indifèrent. Ils sont le troupeau inpocent.

Quand m'est apparu du train le village maritime de Guéthary, j'ai eu de l'émotion parce qu'en venant de France il est le premier endroit "vraiment" basque. Guéthary, c'est à gauche, fermant l'Espagne, la chaîne à peine tourmentée des Pyrénées et, à droite, la mer. C'est aussi et surtout les maisonnettes étincelantes et gaies, les murs blancs des joueurs de pelote, les routes sinueuses où passent les chars champêtres, au pas massif et paresseux des bœufs coiffés de laine dont les têtes se balancent, puis s'immobilisent soudain lorsque le conducteur donne le signal d'arrêt qui est un cri guttural et un geste des bras.

Et mon cœur a tremblé quand le train s'est arrêté à St-Jean-de-Luz où je passe toujours de longs mois. A la gare ils sont quatre ou cinq, commissionnaires, employés, cochers dont l'absence diminuerait mon émotion de l'arrivée. On est tellement habitué à les voir, qu'ils finissent par faire partie intégrale du décor au même titre que le pont et la vieille église. Cette année, Dieu merci, ils sont tous là, avec leurs gestes de flâneurs, leur tête qui semble ne jamais vieillir, leurs bâtiments et leur parlotte. Et comme autrefois, comme l'été dernier, mes yeux rencontrent tout d'abord le cocher Georges, son gilet rouge, son béret sur l'oreille, les mains dans ses poches —posture dont il est si coutumier qu'on a peine à se le figurer autrement. Dès que j'ai mis pied à terre, j'ai eu des timidités, des gaucheries pour prendre mes bagages, pour serrer quelques mains. J'étais embarrassé. Il me semblait que le frémissement de mon âme se devinait.

.....J'écris ces lignes de la pâtisserie espagnole située sur la place principale. Il fait ce vent du sud particulier au pays ; mais aujourd'hui il ne souffle pas, il ne s'entend pas. Sa chaleur a la légèreté d'une haleine ; la peau en est impressionnée comme d'un attouchement délicat. Vent du sud ! Vent magique ! Quand il vient ainsi en brise molle, du silence ouate l'air, une torpeur pèse sur les gens, le ciel se creuse, les couleurs des prairies, les teintes des montagnes s'avivent, la mer est muette et sans vagues. Cet après-midi, il fait un petit soleil dont la faible lueur blonde rampe sans force, met sur les routes des clartés mates semblables à ces reflets produits par du sable jaune. Il semble une lueur artificielle ; et combiné à ce vent d'Afrique il est tiède, de la tiédeur douce qui règne dans les pièces vitrées, dans les serres. Temps étrange qui porte à parler à voix basse, à faire peu de gestes, à marcher lentement. Dans la petite ville, le mouvement est nul. Les rues sont désertes. Sur les bancs de la place de rares flâneurs sont assis en des attitudes de rêvasserie et de sommeil. Une femme berce un enfant, un prêtre, du bout de sa canne, dessine sur le sol, une fillette qui joue avec un cerceau et frappe des mains parvient à peine à remuer le silence, un jeune malade, le cou enveloppé de foulards passe et repasse à petits pas de vieillard. Les heures sonnent, et c'est tout.

Pourquoi ce pays est-il attachant, séduisant ? C'est ce que je ne saurais dire. Il est si difficile de découvrir les raisons pour lesquelles nous aimons les êtres et les choses. Sa beauté n'y est sans doute pour rien, car j'ai vu d'autres contrées très certainement plus belles, mais qui ne m'ont jamais procuré cette volupté un peu amère de la terre basque. Le caractère dominant de ce pays est un charme infiniment mélancolique, une tristesse de cimetière, une paix de lieux abandonnés. Tout ce qui est neuf et bruyant y détonne ; mais, par contre, il enchâsse à merveille ce qui est vieux et délabré, ce qui sent la poussière et la mort, les murs fendillés et moussus, les jardins délaissés, les arbres séculaires ; et son silence est bien fait pour recueillir les bruits rares et sourds, le cri guttural des conducteurs de bœufs, les chansons lentes des pasteurs, les sons fanés des vieilles cloches. Il est encore le pays dont l'atmosphère porte aux actes tragiques, prédispose au surnaturel. Quiconque en est imprégné s'explique qu'il fut jadis le lieu d'élection des sorciers. Il est le pays de l'Automne et de Minuit. Tout contribue à le rendre ainsi ; tout, jusqu'aux oiseaux de ses bois et de ses montagnes. Dans la région si sauvage d'Urrugue, quand viennent les ténèbres, un monde singulier s'éveille ; des chouettes vous frôlent de leur vol mou ; au loin, hors des routes, des hiboux emplissent le silence de leurs cris d'égorgés. Ce coin de la terre semble créé pour les sabbats et pour les drames. Il est le pays du mauvais souffle.

Il ressemble si peu aux autres provinces qu'on a, dès son seuil, l'impression d'être loin de France. Il est seul. La vie semble s'arrêter à ses frontières. Ses campagnes sont presque désertes. L'activité rurale y est nulle. Ce caractère insolite marque aussi ses habitants. Ils sont noblement dédaigneux, de gestes sobres ; et leur visage a fini à la longue par s'imprégner de la mélancolie ambiante. Lorsqu'on les rencontre ils semblent venir de nulle part et n'aller nulle part. Ils ont l'air d'errer pour le simple plaisir d'errer à travers le silence ; et s'ils chantent leurs chansons sont funèbres et lentes. Pourquoi ce pays est-il ainsi, triste et comme frappé d'un mauvais sort ? Peut-être parce qu'il est vieux ! Peut-être bien aussi parce que derrière un côté de ses frontières dorment des provinces d'Espagne qui, déchues et sans vie, leur envoient un souffle de mort ...

Tel est le pays où je connus Marie.

COMPTES-RENDUS DE L'Athénée Louisianais.

Sommaire du fascicule du mois de Juillet.

Edmond Rostand et son Théâtre.—M. Jean Badoil.

Procès-verbaux.

Programme du Concours de 1904.

A la Mémoire d'un de mes amis de collège que je vis mourir,—poésie,—M. Jean Badoil.

Extrait de ce numéro

Séance du 10 juin 1904

Présidence de M. Alcée Fortier

Après suspension des règlements M. Henri Denis, (parrains MM. Charles T. Soniat et Alcée Fortier) et M. W. J. Waguespack, (parrains MM. Charles T. Soniat et Alcée Fortier) sont élus membres actifs de l'Athénée Louisianais.

M. Albert Breton étant de nouveau à la Nouvelle-Orléans, le secrétaire est prié de le réinscrire sur les cadres de la société.

Des remerciments sont votés : 1° à Mlles Lucie et Anita Bouligny, et Sœur Dolova, à Mme Thérèse Cannon Buckley et à M. Henri Dessommes pour leur gracieux concours à l'occasion de la fête annuelle.

2° A l'Union Française pour le prêt gracieux de la salle.

3° Et à Monsieur le rédacteur en chef de l'ABEILLE de la Nouvelle-Orléans qui publie à titre gracieux le programme des concours et qui s'est toujours montré l'ami de l'Athénée.

A neuf heures moins un quart l'ajournement est prononcé jusqu'au deuxième vendredi d'octobre.

ANGLETERRE.

On est en train de récrire, en Angleterre, le fameux chapitre des chapeaux. Les "sociétés de culture physique" qui abondent en Angleterre font en ce moment la guerre au couvre chef masculin, comme elles l'ont faite si longtemps au corset féminin. La croisade commence à Leeds. Un certain M. Kremnitz en fut le prédicateur. "Même à Londres, dit la "Daily Mail", il semble que la nouvelle mode (celle d'aller nu-tête) fasse des progrès." Le commis de la cité trouve économique et piquant de se dispenser de chapeau. "Tous les jours, vers cinq ou six heures, on peut voir des "réformateurs" rentrant nu-tête chez eux le long de la Tamise." Il est possible que la "Daily Mail" s'abuse sur le succès de cette croisade. Mais le mouvement contre les chapeaux n'en existe pas moins."

AMUSEMENTS.

WEST END.

On se presse tous les soirs à West End pour voir les acrobates Caron et Herbert exécuter avec beaucoup d'élégance des tours de force extraordinaires.

Leurs exercices éclipsent tout ce qui s'est vu dans ce genre jusqu'ici.

Les membres de la troupe de vaudeville de Wiley Hamilton se tirent bien de la partie du programme qui leur incombe et l'orchestre Paoletti se fait applaudir.

La semaine prochaine spectacle entièrement nouveau.

PARC ATHLETIQUE.

Malgré le succès du spectacle de cette semaine au Parc Athlétique, succès qui s'accentue chaque jour, la troupe Wells-Dunn-Harlan se prépare à jouer, à partir de dimanche, "My Friend from India", une comédie musicale très populaire.

Little Chip, Miss Mary Marble et les artistes qui les entourent ont dans cette pièce des rôles admirablement adaptés à leur genre de talent.

En attendant ils se font applaudir chaque soir par la foule qui remplit le casino.

L'ABEILLE

—DE LA—

NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes:

Edition Quotidienne,

Edition Hebdomadaire,

Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris :

$12 ...Un an $6 ....6 mois $3.....3 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger, port compris :

$15.15..Un an $7.65 ..6 mois $3.85..3 mois

EDITION HEBDOMADAIRE

Paraissant le Samedi matin.

Pour les Etats-Unis, port compris :

$3.00..Un an $1.50..6 mois $1.00..4 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger

$4.05..Un an $2.05..6 mois $1.35..4 mois

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, nos abonnés y ont leur droit. Les personnes qui veulent s'y abonner n'ont à s'adresser aux marchands.

Nos agents peuvent faire leurs remises par MANDATS-POSTAUX ou par TRAITES SUR EXPRESS.

BANQUES.

RAPPORT De la Condition de la PEOPLE'S SAVINGS, Trust & Banking Co.

A la clôture des affaires, Nlle-Orléans, jeud. après-midi, 30 juin 1904.

ACTIF.

Comptant	$540 483 00
Change	144 981 44
Prêts et escomptes	918 051 42
Actions et bons	25,547 00
Propriétés foncières	40 000 00
Comptes en suspens	5 710 77
Surtirages garantis et non garantis	74 501 04
Total	$1 746 234 67

PASSIF

Fonds capital	$250 000 00
Surplus	22,500 00
Profits indivis	4,056 68
Dividendes non payés	2 194 00
Dividendes déclarés	7 500 00
Dépôts individuels	1 459 983 99
Total	$1 746 234 67

Je J. A. DeBLANC, caissier de la susdite banque, jure solennellement que le rapport ci-dessus, est vrai du mieux de ma connaissance et croyance.

J. A. DeBLANC Caissier.

Souscrit et assermenté par devant moi à la Nouvelle-Orléans ceudi le 30 juin 1904

ANT. DORICOURT

1er juil.—1t Notaire Public.

Rapport Semestriel de la condition —DE LA— Banque Nationale —DE LA— NOUVELLE-ORLEANS

A la clôture des affaires le 30 juin 1904.

ACTIF

Prêts sur demande bills escomptés et actions et bons	$1 090 438 77	
Surtirages garantis et non garantis	66 972 00	
Bons des E. U. valeur au pair	450 000 00	
Monnaie courante et chèques sur d'autres banques	607 800 28	
Change à vue sur New York	731 704 04	
Dû de banques et banquiers	408 765 21	$3 303 675 28
Cinq pour cent de fonds avec le trésorier des E. U.		10 000 00
Maison de Banque meubles et installations		100 721 15
		$3 414 396 43

PASSIF

Fonds capital	$200 000 00	
Fonds de surplus (garanti)	800 000 00	
Profits indivis net	223 565 29	
		$1 233 565 20
Billets en circulation en		1 400 000 00
Dividendes non payés		30 069 00
Dépôts		2 975 801 23
		$3 414 396 43

Je certifie que le rapport ci-dessus est correct.

WM PALFREY Caissier.

Attesté

A. BALDWIN Jr.
C. H. HECK
D. B. MARTINEZ.
RD G. SCHLIEKER

1 juil.—1t

Nouvelle confirmée.

New-York, 30 juin—Des lettres de Carthagène, Colombie, confirment le rapport d'après lequel le gouverneur Escobar a fait arrêter tous les membres de l'assemblée d'état, parce que, récemment, ils ont violemment critiqué l'administration, d'après une dépêche de Carthagène au "Herald".

Une grande quantité de munitions de guerre a disparu de Carthagène et des canons Gatling et des pièces de campagne y ont été volées.

Le bruit court qu'il est possible qu'une nouvelle révolution éclate d'un moment à l'autre.

Le Gén. Ortiz a récemment cerné la trésorerie d'Etat à Carthagène et en a brisé le coffre-fort y prenant de l'argent pour les soldats qui n'avaient pas été payés depuis longtemps.

Il est généralement admis que le Gén. Reyes a été élu président de la Colombie, mais la nouvelle n'est pas officiellement confirmée.

Feuilleton

DE

L'Abeille de la N. O.

23 Commencé le 3 juin 1904.

LA FAUVETTE Du Faubourg.

Par Henri Germain.

PREMIÈRE PARTIE.

VIII

L'AVEU.

Suite.

Dès demain, je verrai le procureur de la République, et, si la justice veut agir, nous retrouverons la fille de mon malheureux ami : je vous la rendrai !

DEUXIÈME PARTIE

I

IDYLLE BRISÉE.

Dix ans s'étaient écoulées depuis qu'Yvonne de Bussiares avait été criminellement ravie, par Charly, à l'affection et au dévouement de Mme Dupont-Verdier et de Paule.

On était en avril.

Ce soir-là, Alger la Blanche semblait en fête, malgré les troubles politiques, malheureusement périodiques, dont la ville était secouée depuis quelques années.

Partout des drapeaux, des guirlandes, des illuminations : dans les rues, une foule animée, joyeuse, toute bruyante de l'exubérance méridionale.

Le matin même, un contingent de zouaves, de tirailleurs algériens et de spahis était revenu du Sud, après une courte mais brillante campagne dans les oasis sahariennes, où couvaient toujours des ferments de révolte. La population algérienne fêtait le retour de ces braves.

La rue Sidi Ferruch, qui vient déboucher sous les arcades Bab-el-Oued, était au contraire déserte et sombre.

Une seule tache de lumière s'épandait sur le trottoir, provenant de la devanture d'un débit de tabacs et maroquineries, dont la façade, décorée luxueusement, portait cette enseigne suggestive :

A LA JOLIE PARISIENNE.

Et vraiment, elle était ravissante, la jeune débitante installée au comptoir, entre les bourses tunisiennes, les fume-cigarettes d'ambre cerclés d'or, les pipes mauresques, les narghilés, les paquets de cigares bagués et les boîtes d'allumettes-bougies aux couvertures multicolores.

On la disait très sage, et si plus d'un client venait de préférence acheter là son tabac, pour la vue de ses beaux yeux, aucun n'osait se départir du respect imposé par la modestie charmante de son langage et de son maintien.

Elle avait à peine dix-huit ans, mais l'habituelle gravité de sa physionomie semblait lui donner deux ou trois années de plus.

Très brune, avec de grands yeux noirs dont le regard s'alanguissait sous de longs cils recourbés, le front un peu bombé comme celui de la Joconde, le nez aquilin aux narines larges, frémissantes ; la bouche sinueuse, charnue, vermeille comme une fleur de sang, enfin le teint mat et chaud, elle ressemblait plus à une fille du soleil qu'à une Parisienne.

Son corps svelte, de taille moyenne, et de proportions élégantes, s'infléchissait en lignes harmonieuses et souples, ses moindres mouvements étaient empreints d'une grâce captivante.

Il se dégageait de toute sa personne une impression de pureté, de charme inexprimable dont les ondes enveloppaient comme un fluide magnétique.

Huit heures et demie venaient de sonner à une pendule dite "œil de bœuf" appendue au dessus du comptoir, où se tenait assise la jeune fille. Elle sembla bientôt devenir nerveuse, inquiète.

A chaque instant elle avançait la tête, d'un mouvement impatient et gracieux à la fois ; son regard profond explorait, par la porte grande ouverte, la rue tout entière.

—Enfin ! murmura-t-elle, tout à coup ; le voilà !

Au même moment, un sous-lieutenant de spahis pénétra discrètement dans le magasin, se découvrit, posa son képi sur le comptoir et lui tendit la main.

—Bonsoir, chère mademoiselle Andrée, fit-il d'une voix au timbre sympathique, comme voilée pourtant d'une inflexion de tristesse inaccoutumée.

—Bonsoir, monsieur Maurice, repartit la jolie débitante. Vous avez donc quitté vos amis ?

—Oh ! sans regrets ; êtes-vous seule ?

—Oui, fort heureusement pour vous.

—Dites, pour nous, rectifia le sous-lieutenant souriant.

—C'est plus juste, en effet, répliqua la jeune fille, car j'en suis aussi heureuse que vous-même.

—Lambert est-il allé voir les illuminations ?

—Oui, et peut-être restera-t-il sur la place du Gouvernement pour écouter la musique des zouaves ; c'était, je crois, son intention.

—Profitons en pour causer, voulez-vous ?

—Sans doute ; mais, par prudence, demeurez debout.

—Voulontiers, je vous verrai de plus près.

—Ou de plus haut.

—Oh ! moi qui voudrais être à vos genoux.

En disant cela, l'officier galant se pencha légèrement en avant, s'appuyant au comptoir, et dardant sur les prunelles noires de la jeune fille le regard troublant de ses yeux marron clair.

—J'aime tant vous regarder, mademoiselle Andrée, je ne m'en lasserai jamais.

—Flatteur ! On dit cela toujours au début, mais plus tard, on regarde les autres et l'on se tait.

Puis, après un instant de silence, employé à dissimuler sa confusion charmante, la jeune fille reprit, d'un ton devenu subitement plus grave que de coutume :

—Monsieur Maurice, l'occasion se présente de parler sérieusement, voulez-vous m'écouter ?

—Oh ! de grand cœur, ne suis-je pas, d'ailleurs, toujours sérieux et prêt à vous entendre ?

—Certainement ; mais avant tout galant et empressé.

Jusqu'à présent, j'ai bien voulu, moi aussi, écouter vos compliments, y prendre plaisir, même, cela me paraissait peu dangereux.

—Vous vous amusiez de moi !

—Oh ! non, non, ce n'est pas ce que j'ai voulu dire, au contraire.

—Alors, vous avez peur maintenant ?

—Peut-être, oui.

—De moi ?

—De nous.

—Bon, c'est un aveu bien fait pour me réjouir.

Mais parlez, je vous écoute avec l'attention la plus scrupuleuse.

—Eh bien, reprit brusquement Andrée, en fixant l'officier d'un regard franc, où croyez-vous que puissent nous conduire nos agréables entretiens ?

—Où vous voudrez.

—Je ne le pense pas, car ce que je souhaite est chose grave et malheureusement impossible.

Vous me connaissez à peu près, n'est-ce pas ?

—Autant qu'on peut deviner une femme charmante.

—Je suis sûre vous n'en doutez pas, une honnête fille, très loyale ?

—Oui, j'en suis convaincu.

—Or, pardonnez-moi ces mots cruels, mais je ne puis continuer à vous recevoir plus longtemps, malgré tout le plaisir naïvement avoué que j'éprouve à vous voir.

—Pourquoi donc ? demanda le sous-lieutenant d'un accent surpris et attristé.

—Tout simplement parce que vous êtes officier, c'est-à-dire destiné, et sans doute obligé, de par votre profession, à épouser une jeune fille riche, ou tout au moins dotée suivant la loi.

—Naturellement.

—Eh bien, tel n'est pas mon cas ; je suis pauvre, rien ici ne m'appartient.

—Mais votre père gagne de l'argent. Depuis bientôt huit ans qu'il est établi dans ce magasin, il a dû certainement faire des économies.

—Je n'en sais rien, j'ignore tout de ses affaires.

D'ailleurs, M. Lambert n'est pas mon père.

—Mais, vous l'appelez "papa".

—C'est une habitude prise depuis longtemps, par son ordre.

—N'importe, repartit l'officier en dépit de la stupéfaction que lui causait cette nouvelle ; parent ou tuteur, c'est tout comme